

J'avais été élu à Bonaventure contre M. F. X. Lemieux, par une forte majorité. J'offris mon comté à M. Angers. Il le refusa. Peu d'hommes politiques détestent plus cordialement que lui faire une élection, parler à la foule, etc. Puis, le résultat de l'appel au peuple l'avait démoralisé. Il sortait de la vie active, ruiné et endetté.

Mais il n'abandonna pas un instant l'idée de faire démettre M. Letellier. Ce fut deux années durant sa préoccupation constante, sa pensée de chaque heure. Il voulait faire consacrer d'une solennelle façon le droit des Canadiens-français à jouir des institutions parlementaires. Car il attribuait, avec raison, une bonne partie de notre déroute aux anglais, qui s'étaient tournés presque à l'unanimité contre nous et avaient appuyé M. Letellier. Comme ils viennent d'appuyer M. Angers— tout en nous disant que dans aucune province anglaise des tentatives de ce genre ne seraient tolérées.

Il semble, en vérité, que tout ce qui est de nature à nous faire passer pour une race inférieure et à nous humilier dans notre orgueil national, est sûr d'être accueilli avec enthousiasme par beaucoup de nos concitoyens d'origine britannique !

Au Parlement du Canada

Les élections fédérales de 1878 approchaient. Le cabinet McKenzie avait à ce point perdu de sa popularité que nous avions des espérances sérieuses de le vaincre. Nous lui avions fait, depuis 1876 surtout, une lutte de corsaires. Le parti conservateur est essentiellement un parti de combat. Notre détermination d'atteindre M. Letellier stimula notre courage, plus qu'aucune autre considération.

Je me jetai dans la bataille avec une ardeur que je n'ai plus, je suis forcé de le reconnaître. M. Angers fut mon principal et souvent mon unique conseiller.

Quelques jours après le triomphe, les conservateurs les plus influents du district me présentèrent une adresse et des cadeaux, en souvenir des services que je m'étais efforcé de rendre.

Dans ma réponse, je dis que le caractère et l'énergie de M.